

Introduction

Dans *Chessman Comics #2*¹, les personnages Chessman et Zugzwang regardent un western, *Fort La Bourde* (Fort Blunder), au cours duquel le sergent Tillet (Chief Alternative) croit bon de flatter son supérieur, le général Itté (General Principle) en ces termes : « L'histoire retiendra, Général Itté, que vous avez eu raison de la Vieille Indienne ! ». « Oui, mais j'ai bien peur que d'autres formations indiennes ne soient déjà en route ! » Du temps de Nimzowitsch, le monde des échecs était déjà en mutation : il s'agissait de bousculer les généralités qui émaillaient la théorie de l'époque. De fait, ces changements, qui se faisaient surtout sentir dans les formations indiennes portées par Nimzowitsch lui-même, allaient finir par semer le doute sur la notion même de « principes généraux ». Pour les successeurs de Nimzowitsch, montés à l'assaut de la vieille théorie, une nouvelle époque s'ouvrait, celle du pragmatisme, du rejet de tout dogmatisme, de l'importance accordée à l'analyse qui reste de mise aujourd'hui. Je me suis fixé pour tâche dans ce livre d'identifier les changements théoriques les plus marquants dans cette transition de la pensée classique à la pensée moderne aux échecs.

Sachant combien ce livre pourra sembler intimidant, j'aimerais apporter d'emblée quelques précisions sur son organisation et sa philosophie. Tout d'abord, la frontière de la « modernité » échiquéenne n'étant pas spécialement évidente à identifier, j'ai décidé de considérer que le monde des échecs avait basculé dans le jeu moderne à peu près à la mort de Nimzowitsch, soit en 1935. Bien entendu, il ne s'est produit aucune révolution sur les 64 cases cette année-là, et donc certaines idées que je vais qualifier de « modernes » étaient déjà connues avant, tandis que certains concepts ne sont entrés dans l'inconscient collectif que tout récemment. Simplement, si le lecteur se demande pourquoi je qualifie telle idée de « moderne » ou de « classique », c'est sans doute à cette date un peu arbitraire de 1935 qu'il faut se rapporter.

Il faut avouer que ce livre est structuré de manière un peu curieuse, aussi j'espère que le lecteur me pardonnera de me répéter sur ce point. La première partie sert en quelque sorte à réviser la théorie classique tout en examinant les apports de Nimzowitsch. Il m'a semblé que le lecteur moyen avait droit à quelques explications sur la théorie d'autrefois – des bases permettant de comprendre le caractère drastique de certains changements ultérieurs. Mais cette première partie ouvre aussi le débat de « l'évolution » qui a modernisé cette théorie à l'ancienne. Malgré le caractère arbitraire de cette nuance, je parle dans la première partie des évolutions « naturelles » de la théorie classique, alors que dans la seconde j'aborde les changements « révolutionnaires », ceux qui réfutent les vieux principes ou impliquent une philosophie radicalement nouvelle. Les deux

1. L'auteur cite ses propres œuvres ! *Chessman Comics #2* ; Watson & Myreng ; Chess Enterprises Inc., 1982

parties entrent donc bien dans le cadre du sous-titre du livre – « Les progrès accomplis depuis Nimzowitsch » – mais c’est surtout dans la deuxième qu’on trouvera, moyennant quelques rapides retours sur les conceptions d’antan, les idées nouvelles qui caractérisent vraiment le jeu moderne. J’espère que les textes d’introduction au début des chapitres et sections permettront au lecteur de bien percevoir ces différences. Au risque de devenir ennuyeux, je répéterai d’ailleurs, et même plus en détail, ce que je viens de dire sur l’organisation du livre dans le premier chapitre de chaque partie, surtout la première.

Parlons maintenant du style, et notamment de mon usage des statistiques et des exemples choisis. Je tiens d’abord à préciser que ceci n’est *pas* un manuel. Évidemment, j’ose espérer qu’en étudiant ce livre, vous progresserez dans votre jeu, mais ce n’est pas le but premier. Je ne me suis pas non plus fixé pour but d’écrire un guide complet de la théorie du milieu de partie aux échecs, comme ont pu le faire Pachman ou Euwe et Kramer avec certains de leurs ouvrages. Le livre que vous avez devant vous est certes un livre sur le milieu de partie d’une certaine manière, avec de nombreux exemples tirés de la théorie des ouvertures, les deux étant plus ou moins devenus inséparables de nos jours. Simplement, dans ce contexte précis, je me suis intéressé uniquement à certaines questions, nombreuses certes, mais pas illimitées, qui me semblent avoir un rapport direct avec ma thèse des progrès accomplis par les échecs modernes. Donc, si le lecteur cherche par exemple un passage où je parle des « colonnes ouvertes comme facteur dans une attaque contre le Roi » (Pachman), il risque de ne rien trouver du tout. Je ne donne pas non plus d’astuces sur le jeu pratique. Mon objectif était surtout d’explorer des enjeux théoriques, et non pas de vous aider à gérer la pendule ou à vous préparer pour votre prochain tournoi. La réalité – et elle est passionnante – c’est que l’histoire des échecs est suffisamment riche pour écrire un livre deux fois plus gros que celui-ci en s’en tenant exclusivement aux idées théoriques.

De temps en temps, dans les deux parties du livre, je m’appuie sur des analyses statistiques - fréquence de telle ou telle structure de pions ou pourcentage de gain des Noirs dans telle variante de la Sicilienne, par exemple. Pour ce faire, j’ai toujours utilisé le programme ChessBase. Bien que je n’indique pas systématiquement la taille de l’échantillon, j’ai toujours veillé à ce que mes données soient sans ambiguïté et statistiquement valides. Pour autant, l’interprétation de ce type de données reste subjective, et le lecteur prendra certainement plaisir à se lancer personnellement dans de telles recherches, d’autant que cela permettra une interprétation de plus en plus fine. Pour la première fois, me semble-t-il, certaines questions très anciennes pourraient recevoir une réponse au moins partielle grâce à ce type d’analyse. Toutefois, comme me l’a fait remarquer le très subtil Graham Burgess, ce type de statistiques débouche inévitablement sur des ambiguïtés. Imaginez par exemple que vous étudiez un grand nombre de finales pour déterminer si le couple Dame et Fou est supérieur au couple Dame et Cavalier. Si les joueurs ont d’avance le sentiment que la Dame collabore mieux avec le Cavalier, ils vont

plutôt rechercher la transition vers cette finale plutôt que l'autre. On aura donc un meilleur pourcentage de gains pour la finale Dame et Cavalier, mais cela traduira autant une perception qu'un état de fait. Je ne pouvais rien faire contre cela, mais j'ai veillé à ne pas m'arrêter aux statistiques : j'ai aussi examiné des exemples concrets. En résumé, malgré ce problème, j'estime que mes conclusions restent valides, et dans les cas les plus épineux (comme ♔+♘ vs ♔+♙), tout biais tendrait en fait à favoriser le camp contre lequel j'argumente (ici, Dame plus Cavalier) et donc, en le corrigeant, on ne ferait que renforcer mon point de vue. Si cette dernière phrase vous semble peu claire, gardez simplement en tête ces quelques réserves lorsque je parle de statistiques !

Le plus difficile, dans l'écriture de ce livre, a été de choisir les exemples. J'ai d'abord voulu éviter de m'appuyer sur certains classiques ressassés dans tous les livres déjà publiés – le lecteur averti comprendra ce que je veux dire. D'un autre côté, quelle arrogance ce serait d'ignorer délibérément ce que tant de merveilleux auteurs ont pu dire sur les questions qui m'intéressent... En fin de compte, j'ai relu et annoté toute une série d'ouvrages, généralement théoriques, mais aussi des manuels et des recueils de parties, pour la plupart mentionnés dans la bibliographie. J'en ai tiré plus d'exemples que je ne le souhaitais au départ, notamment parce que les auteurs disaient des choses très pertinentes, mais aussi parce que j'ai découvert de nombreux aspects nouveaux – y compris des erreurs ou des évaluations erronées – qui me semblaient clarifier ce que j'avais à dire sur les différences visibles dans les échecs modernes. Ensuite, comme le montre bien la deuxième partie, j'ai exploré les bases de données pour trouver des exemples récents de parties contenant des idées modernes, certaines très ordinaires, d'autres révolutionnaires. Comme certains de ces exemples pourraient sembler assez bizarres aux lecteurs les moins expérimentés, j'espère que le fait de les avoir mélangés avec d'autres, plus connus, voire tout à fait ordinaires, permettra à chacun de se sentir plus à l'aise en abordant les nouveaux concepts. Autre problème qui ne manquera pas de susciter des commentaires : la compréhension du jeu des joueurs classiques par rapport aux joueurs modernes. Le lecteur doit bien comprendre que j'ai moi-même appris les échecs en étudiant essentiellement des parties de joueurs d'avant 1930. La première chose que j'ai faite, pour préparer cet ouvrage, fut de rejouer et passer au peigne fin des centaines de parties de maîtres d'autrefois, tout en relisant les grands classiques et les livres de tournois. Même si je ne le mentionne pas souvent, il va de soi que de mon point de vue, les joueurs modernes ont une compréhension du jeu plus large et plus fine que celle de leurs prédécesseurs. Cela va sans dire, et ce n'est pas faire injure aux maîtres du temps jadis, de même que l'on ne retire rien au génie de Newton lorsqu'on fait remarquer qu'il n'a pas inventé la théorie de la relativité. Mais les maîtres d'autrefois inspirent tant de respect et de vénération que je crois nécessaire de réitérer mon total respect pour leur jeu, tout en répétant qu'il me semble absolument vain de vouloir comparer directement des champions d'époques différentes. L'objectif de ce livre est de montrer ce qui a changé dans les échecs modernes,

et non pas de faire des jugements négatifs à propos de tel ou tel joueur.

Enfin, je crois devoir rappeler au lecteur qu'il n'existe aucun moyen de « prouver » ce que j'affirme à propos du jeu moderne. Je peux évidemment proposer des exemples, mais en fin de compte, je suis condamné à surestimer ou sous-estimer l'importance de certaines idées. Ce livre prendra tout son sens si le lecteur cherche attentivement à vérifier si les théories présentées au fil des pages trouvent un fondement empirique solide dans son propre jeu, et dans sa façon de le travailler. J'espère que mon livre saura au moins vous pousser dans cette direction et qu'il vous permettra de poser un regard neuf sur le jeu moderne aux échecs.

John Watson
Carlsbad, Californie ; 1998